

Narbonne, le 25 Décembre 1906

Cher ami,

Figure-toi la chambrée. Il est six heures du soir. Autour du poêle qui brûle par hasard —on nous a dernièrement fourni du combustible— quatre à cinq soldats tuent le temps et chantent des chansons invariablement obscènes; Blanquer lit avec ardeur le numéro de "L'Indépendant" que je viens de lui apporter, quant à moi, j'ai trouvé dans une poche un bout de papier blanc et un crayon, et j'écris sur mon genou ces quelques lignes, que je te dois d'ailleurs depuis longtemps.

De cela ne me blâme pas. Tu sais que mes loisirs sont comptés et que j'ai coutume de les employer à mes études. T'avouerai-je d'autre part que je néglige aussi des relations quasi amoureuses, ou qui du moins s'acheminent vers la voie des amours; c'est cette charmante veuve, d'une exquise joliesse et d'une exquise neurasthénie, et qui se montre friande de ma prose. Voilà bientôt deux mois que je lui dois une réponse, ô chère scripturale!

C'est presque du dédain, elle le pourrait croire, et je ne le voudrais pas toutefois. Elle m'a invité à l'aller voir et je n'ose. Je veux l'idylle et je la crains; je crains la réalité et les désillusions, je veux réaliser le maximum de beauté possible, voire même dans mes actes. C'est de l'hellénisme... Et avec cela, je suis doué d'une orientale paresse, et délaissant l'action et les rudes joies qu'elle procure, je m'adonne à la quiétude sur le chemin moiré des rêveries.

Je n'arrête de penser, je lève la tête. Les quelques élèves-caporaux chantent encore la même chanson et Blanquer n'a pas fini la lecture de son journal; de temps à autre, il m'appelle pour m'annoncer n'importe quoi ou me dire une phrase qui lui paraît drôle.

J'écris maintenant sur le genou gauche, comme appui. Le genou m'inspirera d'autres pensées.

Je parlerai volontiers de la littérature et de nos projets. M. Vergés de Ricaudy m'a invité à faire partie de la «Société d'Etudes Catalanes», j'ai accepté. Le numéro de Février de la "Revue Catalane" publiera quelques-unes de mes poésies — Est-ce qu'elle fleurira, cette Renaissance Catalane? En tout cas cette tentative vient à point pour favoriser l'éclosion de ma personnalité, si je n'apporte pas ma paresse orientale à la dégager — Je ne sais pas si tes poésies ont été applaudies à la Salle Aragó; tu me renseigneras. Je t'avouerai que j'ai acheté "L'Indépendant" aujourd'hui pour connaître le résultat.

Je compte aller en permission (la chose est sûre), samedi prochain, 29 Décembre jusqu'au 3 Janvier; tu viendras à Ille passer une journée avec moi, surtout si le ciel a des transparences bleues; je t'avertirai; nous ferons notre première promenade dans le sol catalan, sur cette terre où nous ferons reflourir de concert l'éternelle cantilène.

Ton ami dévoué, Joseph PONS.

Mercredi 26 Décembre 1906

La chambrée, midi — Les uns balaient, d'autres chantent encore la chanson d'hier. Je t'écris accoudé sur mon lit. J'ai reçu ta carte postale et te remercie. Seulement, je ne pourrai dîner avec toi. Les permissionnaires partent, en bloc, par le train de 5 heures. J'arriverai à Perpignan à 7 heures pour prendre la correspondance. C'est comme on dit ici, un cas de force majeure. Malgré cela, veuille bien me croire toujours ton grand ami.

J.P.